

sans doute bien content de rencontrer un compatriote. Merjai ne le vit pas, mais il eut quelques diners et des parties de cartes avec des officiers autrichiens. Pendant un banquet, il étonna les convives en chantant une chanson italienne dont il avait appris une douzaine à Mannheim ; il est vrai qu'à son propre dire, il avait une voix de corbeau. A la Bibliothèque Ambrosienne, on montra à Merjai un superbe manuscrit des Antiquités Judaïques de Flavius Josèphe.

Avant le départ de Milan, la dame et ses filles firent à leurs hôtes un adieu touchant. Pendant tout le trajet de Milan à Verceil, Merjai fut en proie à une mélancolie affreuse. L'amant de la belle Pélagie de Milan, un jeune homme de 26 à 27 ans, le traita d'abord de fou quand il lui dit qu'il avait arrangé l'affaire de son mariage, et eut confiance dans son récit seulement quand sa mère lui remit une lettre que la jeune fille avait confiée à Merjai. Celui-ci le menaça de faire annuler la promesse de mariage s'il refusait la promesse solennelle de renoncer aux cartes et aux jeux de hasard ; en cas de rupture, il allait revenir à la première information de l'épouse pour passer son épée à travers le corps du mari. Il invita le jeune amoureux à venir à l'auberge où il séjournait avec Boudet. Le Luxembourgeois lui exposa sèchement qu'il avait fait la connaissance de la belle Milanaise dans des circonstances qui ne regardaient aucune tierce personne, qu'il savait que son interlocuteur avait perdu dernièrement une somme importante au jeu à Turin. Sur sa réponse qu'il ne pouvait vivre sans le jeu, Merjai répliqua que les hommes avaient déjà su s'amuser avant l'invention des jeux de cartes. Il lui recommanda aussi de lire et de relire le Joueur de Regnard pour voir son portrait dans une belle glace. Boudet joignit ses instances à celles de Merjai ; il lui dépeignit sa malheureuse épouse attendant jusqu'à deux heures du matin un mari qui reviendrait avec des blasphèmes dans la bouche et les cartes dans le cœur. Cet affreux tableau toucha l'Italien ; il promit de ne plus toucher aux cartes que pour jouer avec sa future ou dans des sociétés, sans dépasser l'enjeu d'un écu de 6 francs. Merjai apprit quelques jours plus tard que l'Italien n'avait pas tenu cette promesse. Sur sa menace d'en avertir la jeune fille de Milan, le joueur jura son serment le plus solennel de ne plus retomber dans sa passion.

Boudet et son ami quittèrent Verceil le 2 juillet pour arriver à Turin sans accident à la porte fermante. Merjai qui avait pris goût à l'Italie songeait à aller une fois à Rome. Rentré dans son logis, il y trouva une lettre de Charlotte à laquelle il avait écrit une ou deux fois pendant son excursion à Milan.

Il y trouva également une missive de son père, datée du 5. 6. 1783 et dans laquelle F.-X. Merjai, frappé de ce que l'écriture allemande a comme « gâté la main » de son fils, exprima son étonnement d'avoir appris le départ de son fils pour Strasbourg par un compatriote, de passage à Mannheim.

Après avoir demandé un « compte fidèle de tout cela », le père Merjai continua : « Je vous ai envoyé de l'argent que j'ai compté moi-